Le onze novembre a été d'une implacable grisaille. La veille, le village a porté en terre Eléonore du Verdier. Pour la cérémonie traditionnelle de la Victoire de "18" chacun a retrouvé son immuable emplacement, au pied du monument érigé en hommage aux Poilus ; ceux de Sauveterre – car Sauveterre a aussi ses héros – ont été cités comme cela se devait. Mais c'est alors, à la stupéfaction de tous, qu'une voix d'outre-tombe s'est élevée, criant sèchement :

— Présent !

Immanquablement, un rire a parcouru l'assistance, la petite Marie-Thérèse Duffossé, rouge soudain comme une pivoine, s'est tournée vers l'homme pour lui dire :

— Mais non pépé, c'est les morts qu'on appelle, c'est pas toi ! Les morts de "14-18 !"

Les derniers jours du mois ont amené l'hiver pour de bon. La terre est froide à présent, les gens chagrins. La saison vient de disperser tous les gris de sa palette dans le ciel de Bigorre. Dans sa buanderie, Mar-

guerite, le nez rouge, les mains ravinées à force de lessives qui se succèdent depuis le matin, est cassée en deux. La pièce sent l'eau savonneuse, Christophe, aujourd'hui, s'ennuie à mourir et puis il est grippé. Pour quelques jours, il devra laisser ses livres, ses cahiers. Il pense avec tendresse à cette classe toute vermoulue, à son vieux poêle fumant plus que ne chauffant les enfants. À Sylvain Laurent qui lui avait amené des images d'autres contrées, elles l'ont fait rêver – comme Marie-Jeanne – et il est triste du départ de ce camarade d'une année. D'ailleurs, son dernier devoir a été une rédaction sur le voyage ; comme les autres élèves, il s'est pris à rêver en suçant le bout de son porte-plume, cherchant des pays de lumière, par-delà les vitres embuées, quand d'autres appelaient l'inspiration en griffonnant sur leur buvard et que certains préféraient faire claquer épisodiquement les couvercles de leurs plumiers.

Christophe regarde une Marguerite congestionnée, le visage ruisselant de sueur, déverser dans le baquet l'eau jaunâtre et bouillante. L'idée ne lui vient pas de l'aider. Celle-ci attrape maladroitement l'une des poignées et doit, à mi-course, reposer le récipient, puis, serrant mieux ses chiffons autour du métal brûlant, elle se redresse sans accroc cette fois pour éliminer le jus sale, en le renversant. Un nuage impur monte au-dessus de l'évier, prétentieux, bien à la verticale, comme si à peine libéré il allait, avec un élan incroyable, quitter la pièce sur le champ, grimper droit dans l'air. Mais,

complices, le plancher du premier et ses poutres le répartissent, sa compacité est entamée, alors roulant sur lui-même, il rampe, penaud, vers moins de vanité. Christophe contemple le moutonnement crasseux qui se désagrège, la lumière même est vaporeuse, les souillures de la vie s'évaporent... une partie, car l'autre va rejoindre le caniveau par l'orifice d'évacuation, et le linge sa seconde eau de lavage.

L'adolescent est là, appuyé tel un flandrin, contre le chambranle de la fenêtre, tout imprégné de l'atmosphère javellisée qui s'est impatronisée et que le courant d'air glacé créé par Marguerite déloge tout de même. Prenant garde, il cache cou et menton avec un bras tandis que l'autre plonge, poing serré, dans la poche de son pantalon.

Sur l'un des carreaux, de l'index il vient de dessiner une tour Eiffel, il n'a jamais vu Paris, mais souvent il a bâti en rêve une capitale. Ce nom tient du magique. Paris ! Un mot rassemblant dans son esprit plein de larges boulevards, de lumières, d'arbres, de piétons, de pluies fines, de parfums ou d'odeurs de tabac. De temps à autre, il se plaît à imaginer ce trésor chargé de vie ; de gaz d'échappement aussi.

Mais voici que sa tour chancelle : suintement d'un métal imaginé, né en bout de doigt sur un insignifiant Champ-de-Mars, il s'en approche si près qu'il en louche ; il tente bien d'enrayer le dépérissement amorcé par sa création, en passant à nouveau l'index sur les

traits du croquis, mais c'est en vain. Son château de cartes finit bel et bien par s'écrouler. Soudain, d'étranges idées le traversent, son bas-ventre s'en trouve agité. Quel garçon ne connaît ces moments-là ? Il songe au foin. Un déclic aussi imprévisible que prompt vient sans raison apparente de se produire. Un grenier rempli de bonne paille, c'est merveilleusement solitaire... il sort secrètement pour la grange.

Celle-ci est sombre, il sait que bientôt il va s'étourdir. Déjà, le sang frappe avec insistance les parois de ses artères, il perçoit le "toc, toc, toc" pressé, amplifié, de son cœur ; l'ardeur, le désir coulent partout dans son corps. Il brûle, le petit Lanzac ! Il s'allonge sur le dos, contemple sa proéminence, descend la fermeture éclair de son pantalon : la petite montagne, retenue par le slip blanc, émerge d'un coup...

Un lézard gobe un insecte, une araignée charge de fils une gargoulette oubliée. Il se sent observé par les pigeons qui roucoulent dans leurs trous, même gêné ; témoins peu bavards, certes, mais quand cela se produit on dirait que la nature, dans ses moindres éléments, vous juge.

Foin odorant, foin comme un lit moelleux, avec un creux pour son corps tout chaud... iI l'approfondit un peu plus, sur quelques coups de reins et avec les coudes. Il respire fort, il faut faire traîner le plus possible... non, pas tout de suite, attendre, attendre encore. Il regarde le coin où manquent deux tuiles, le vent s'y

engouffre faisant aller et venir un bout de ficelle noircie. Mais le volcan s'active, la torture devient insupportable, merveilleusement insupportable, la prison est de plus en plus exiguë, il faut, il va... d'un geste l'adolescent libère ce sexe qui à sa manière crie grâce !



Quelqu'un, soudain, pousse la porte de la grange avec précipitation, Christophe voit alors le monde vaciller. On va le surprendre, tel un malfaiteur, le gronder, le punir peut-être... il en oublie de respirer, maudissant l'intrus qui l'a interrompu dans son élan. Le roseau a plié subitement. Il reste prostré, mais comme plus un bruit ne se fait entendre il commence à reprendre ses esprits : qui peut le voir, là où il est terré ? À moins que Despréaux vienne, curieux fait du hasard, pour remplir le râtelier de l'étable, ce qui est improbable à cette heure-ci.

Alors ?

La porte claque, Christophe ne sait si le visiteur impromptu est entré pour de bon ou ressorti. L'attente lui paraît l'éternité, il commence à sentir des crampes. Dans le doute, il s'abstient du moindre mouvement. Un bruit de papier froissé lui parvient, quelqu'un se trouve bien au-dessous de lui, qui donc ? Quelle raison le pousse ici ? Lui, au moins il... et si Firmin lui aussi, oh ! songe-t-il, ce serait si drôle !

Tout à coup, la personne se met à sangloter, une femme ! Il se trouve au comble de l'étonnement. Christophe est maintenant décidé à résoudre au moins une partie du mystère. Il redresse le torse avec mille précautions mais n'ose se hasarder, quand … une toux, c'est… Marie-Jeanne. "Marie-Jeanne" fait-il en lui-même. Il est stupéfait. Que se passe-t-il donc ? Il a envie de sauter du tas de foin pour la consoler, la serrer dans ses bras, l'idée que sa tante puisse souffrir lui a toujours été insupportable. Mais que lui dirait-il aussi de sa propre présence en pareil endroit ? Saurait-il mentir sans risquer de sentir le rouge courir jusqu'aux oreilles ? Il sait bien que non.

Il demeure là, figé, impuissant, tourmenté. Que faire ? Marie-Jeanne pleure. Quel chagrin la tient, la pauvre ! ah ! s'il connaissait celui ou celle qui en est la cause.

Une allumette frottée le redresse d'un coup. Tant pis si elle le découvre dans son coupable retranchement, mais il pressent un danger. Pourquoi ce craquement, cette flamme, ce papier qu'elle vient de froisser ? Il se met à trembler. Non, mon Dieu ! pas ça, ce n'est pas possible, elle va mettre le feu, se... détruire ? Pourquoi ?

Elle ne l'a pas remarqué. Il la voit enfin, elle reprend le papier, le déplie en une fraction de seconde, y brûle l'un des coins, le jette dans un antique lavabo abandonné là, pousse la porte précipitamment puis s'éloigne.